

ESSAIS DE QUELQUES IDEES SUR DIEU ET SUR LA TRINITE

Texte établi et présenté par Alain Mothu

On ne donne pas ces idées comme sûres, mais on demande qu'on y réponde pour connaître en quoi elles peuvent être erronées. Elles tendent à établir en nous l'idée que nous devons avoir de la Divinité, l'analogie ou, pour mieux dire, l'identification qu'elle a avec la matière. Ce n'est pas par esprit d'irréligion qu'on les a mises au jour : les lois du christianisme restent les mêmes. Mais l'on pense que si l'on prêtait une meilleure attention et moins prévenue contre la matérialité, l'on découvrirait dans l'Écriture sainte les preuves de ce qu'on avance : on y verrait la conformité des lois [2] de la nature dans la physique grossière avec les lois de cette même nature dans la métaphysique, qui n'est autre chose que la physique des esprits. S'il se trouvait quelques idées fausses, ou qui tendissent non seulement à anéantir, mais même à altérer en la moindre chose la morale qui nous est prescrite par Jésus-Christ ou par ses apôtres, on les abjure sur-le-champ et on les condamne comme hérétiques. Mais on demande aussi à ceux qui en feront la lecture, d'y apporter un esprit détaché de toute prévention du public, qui, ne se donnant pas la peine de raisonner, s'irrite du moment qu'il voit ses préjugés combattus. La véritable physique doit rassembler tous les effets de la nature [3] sous une même loi tant dans les choses qu'on appelle spirituelles que dans les matérielles, lesquelles ne peuvent être que les mêmes parce que Dieu n'est qu'*un* et que la matière n'est qu'*une*.

Dieu est un être que l'on ne peut définir qu'en lui donnant le titre de l'infinité des perfections dans toutes ses qualités.

Que m'importe de le joindre à la matière, pourvu que la matière qui le constitue soit l'infinité de la perfection à laquelle Dieu peut la porter ? En pensant ainsi, je ne l'offenserai pas plus quant à la religion chrétienne que lorsque je m'abandonne à croire ce qu'elle exige de moi par rapport à l'essence corporelle et [4] spirituelle de Jésus-Christ, qui est monté au ciel en corps, et même au moment de son ascension. Ce corps joint à sa Divinité ne peut être que la perfection de la matière, autrement je serais dans la nécessité de poser [*ou*: penser] que Jésus-Christ était impur en comparaison de son Père, ce qui serait un sacrilège horrible de présupposer.

La religion catholique m'oblige de croire la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : je suis par conséquent obligé de penser que ce qui est matière dans l'hostie devient au moment de la consécration perfection de la matière, quoique l'hostie ne change ni de goût, ni de couleur [5] ni de forme.

Un véritable philosophe chrétien, pour adapter l'essence de Jésus-Christ à la *quintessence* du pain et du vin qu'il appellera Eucharistie, offensera-t-il la Divinité ? Un tiers impartial, pris pour juge,

penserait qu'il aurait au moins autant de raison qu'un catholique prévenu qui croit que la divinité ne peut devenir consubstantielle qu'au seul pain sans levain qui est en usage dans le sacrifice.

En effet, les paroles de la consécration, jointes à une foi vive que produit le véritable amour, ne pourraient-elles pas opérer le même effet sur une matière différente en apparence par sa forme [6] mais provenant cependant de la substance du pain et du vin ?

Si cette nouvelle quintessence du pain se trouve autant dépurée qu'il est possible selon les lois de la nature, qui est plus exacte dans ses opérations que tout l'art des hommes ; si elle est parfaitement séparée de ce véritable mauvais levain que la plupart des hommes ne savent point distinguer (séparation cependant absolument requise par les lois de l'Église, et par l'art philosophique) ; si cette quintessence peut servir de nourriture à l'homme et à rétablir les forces de son individu corporel et spirituel infiniment plus vite et avec plus d'effet qu'une autre matière sublunaire[7], l'on voit que le juge impartial décidera que cette nouvelle quintessence doit être regardée, comme étant le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ.

On ne prétend pas par ce raisonnement détruire l'existence de Dieu dans l'hostie. La foi vive peut agir par des moyens surnaturels pour les hommes ordinaires, mais qui sont simples et croyables pour ceux qui connaissent, ce qu'est la véritable foi qui peut tout et même transporter les montagnes.

Le fameux Servet admettait ~~deux natures différentes~~ deux êtres différents en Jésus-Christ dans les deux différents états où il a passé ; il s'entend de l'être qui a précédé celui de sa glorification [8] même. Il cite à ce sujet plusieurs passages de saint Paul qu'il serait difficile de combattre, et d'ailleurs, Jésus-Christ même, dans de certains temps, se met fort au dessous de son Père, et dans d'autres il s'égale à lui. Dans l'un et l'autre cas, il était Dieu joint à la matière ; mais cette matière était plus dépurée après sa glorification, et était alors plus consubstantielle à son Père, quoiqu'elle le fut aussi auparavant, mais non pas dans un degré si parfait.

Puisque David et Jésus-Christ donnent le titre de Dieux à des hommes, puisqu'ils sont enfants de Dieu, ils ont donc en eux l'inoculation de la [9] Divinité jointe à la matière, puisque les Élus de Dieu, comme nous l'assure saint Jean, feront un avec Jésus-Christ, que Jésus-Christ sera un avec son Père, et qu'enfin nous ne ferons tous qu'une unité. Puisque nous apposerons la matière dans notre essence jointe à l'essence corporelle et spirituelle de Jésus-Christ, il paraît nécessaire de croire que Dieu joint avec nous, sera corps et esprit en même temps, sans quoi le texte serait faux, et nous ne ferions plus un avec son Père.

De là nous voyons sensiblement que depuis l'état d'imperfection jusqu'à celui de la perfection qui est l'essence pure de la divinité, la matière [10] accompagne toujours cette divinité ; et par conséquent, nous sommes obligés de croire que l'essence pure de Dieu ne peut être que la parfaite pureté de la matière.

J'avoue qu'il répugne à l'homme, dont le jugement plie sous le joug du préjugé de l'éducation, de croire que la matière soit Dieu ; mais le bon sens et la réflexion joints à l'étude de l'Écriture Sainte devraient le tirer de l'erreur. En effet, nous sommes obligés de croire que Dieu ne peut être qu'un et

non pas deux choses à la fois. Puisque la matière est [en] Dieu, et que Dieu ne peut être qu'un, donc la matière est Dieu. [11]

Ce n'est qu'en frémissant que je tire cette conséquence, qui révolte naturellement, mais elle est appuyée sur la démonstration : je jette par exemple les yeux sur une pierre, sur la boue que je foule aux pieds : attacherai-je à des êtres aussi vils en apparence l'idée de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré ? Oui : parce que l'idée que je m'en forme n'est que dans mon préjugé et [non] réellement dans la qualité de la matière. C'est à un chrétien philosophe, géomètre, chimiste et naturaliste que je parle. Ignorez-vous que cette boue, cette pierre peut être changée en eau, que cette eau peut devenir air, que cet air peut devenir feu, [12] et que ce feu peut être subtilisé en des qualités infiniment plus pures qu'aucunes de celles qui tombent sous nos sens ? Cette boue, cette pierre peuvent devenir lumière du Soleil, qui est le dernier période sensible de la division et purification de la matière, et elle doit même contribuer par son développement à l'âme de toute la Nature.

Revenez donc de vos erreurs et accoutumez votre jugement à s'élever à la connaissance de la vérité par la suite des conséquences physiques. La meilleure que vous puissiez tirer, c'est que cette même boue si méprisable à vos yeux, peut être un jour la base qui constituera votre individu au moment que vous serez uni à la Divinité.

Il est dit dans l'Écriture « à la fin du [13] temps tout sera purifié par le feu, tout sera fini ». Serait-il impossible à Dieu de faire passer physiquement toute la matière qui constitue l'univers par le feu, et de la faire rentrer par la dépuration dans l'unité du feu de la Divinité ?

S'il était possible de prouver à l'homme qu'il y a de la matière sans qualité, et incapable d'en acquérir de nouvelles, j'avouerais que la matière n'est pas Dieu. Mais premièrement, il n'est pas possible de prouver qu'elle en soit totalement destituée.

2°. Elle pourrait en avoir dans les choses où je pourrais n'en point apercevoir.

3°. Elle existe dans la nature : donc elle est absolument nécessaire : si la divinité pouvait subsister sans elle, elle ne serait pas, [14] ou Dieu serait imparfait s'il eût produit un être inutile dans la nature.

4°. Dieu étant immense, il est en tout. Ou il contient, ou il est contenu. Par conséquent, de façon ou d'autre, il ne peut être sans la matière, ni la matière sans lui : donc leur union [est] nécessaire.

L'on m'objectera qu'il est dit que dans les commencements, Dieu a créé le ciel et la terre, et que Dieu subsistait avant cette création et par conséquent sans la matière. Je réponds qu'il serait nécessaire pour que ce passage de l'Écriture sainte fût à la lettre et sans réplique, d'être certain que le terme hébreu *barac* n'a point d'autre signification que « créer », et si la force de ce terme n'a point d'autre interprétation plus exacte même. Car ce mot, outre l'usage reçu, serait mal rendu si l'on entend par [15] « créer » l'acte de tirer du néant. Sera-t-il plus hardi et moins raisonnable d'entendre ce mot dans un sens plus naturel, et, sans rien ôter au pouvoir de la Divinité ni aux interprètes de l'Écriture, [de] lui donner une interprétation qui pût mieux s'entendre et plus simplement, en la [*scil.* la création] rapportant à l'acte de donner quelque arrangement et quelque qualité à la matière qu'elle n'avait pas auparavant, ou au développement du chaos ?

David semble venir à l'appui de mon sentiment lorsqu'il se sert du terme *Bara* : Seigneur, dit il, créez en moi un cœur pur [Psaumes 51.12]. Certainement, en interprétant ce texte selon le sens naturel et à la lettre, il aurait entendu la création d'un cœur ; mais comme, suivant la raison, il n'a pas voulu signifier qu'il n'avait point de cœur mais qu'il demandait à Dieu de disposer son cœur de façon qu'il [16] fût pur, ce serait en manquer que d'interpréter ce mot autrement.

Il est dit ailleurs que Dieu a créé l'homme de terre [Genèse 2.7], c'est à dire qu'il a disposé la terre pour en faire un homme : ainsi le mot de « créer », dans ces deux occasions et dans toutes les autres, peut être sans impiété rendu par l'acte de disposer, arranger et donner la forme. D'ailleurs, plus j'examine, je ne vois rien dans le texte qui signifie que Dieu ait formé le ciel et la terre de rien : si c'eût été l'idée de Moïse, il était assez illuminé (car je ne suis pas incrédule) pour ne pas manquer d'ajouter au mot de *bara* l'expression qui aurait persuadé à ses lecteurs qu'il entendait par là l'acte de tirer du néant. Enfin, le terme qui exprime le néant n'est point exprimé par le Pentateuque. [17]

Comme je crois voir que la matière est et doit être éternellement en Dieu, cela me suffit pour ne pas trouver plus impossible qu'elle y a toujours été, autrement je donnerais deux qualités ou deux modes d'être à la divinité, qui est immuable, ce qui me ramène à conclure que toute la nature est Dieu, et que la matière est la seule voie par laquelle il a plu à Dieu de prouver à mes sens son existence et sa divinité.

Indépendamment des qualités sensibles de Dieu ou de la matière, il en est d'autres que la simple raison, et la foi m'obligent d'admettre en lui : Dieu est un, mais il a trois principales qualités personnelles dans son unité. De là provient la *Trinité*. Il est *dix* chez les juifs, ce qui nous est désigné par le *jod* ; de même il est *dix* chez les [18] Catholiques qui connaissent la philosophie dans le nombre de ses émanations, dans ses élus.

Il est soixante douze dans le *Schenamaphoros* des Juifs, c'est à dire dans les personnes de ses anges qui en émanent et dont les noms et qualités dérivent de son grand nom, *Jehovah*. Il est selon les rabbins dans la somme de tous les êtres qui en dérivent au nombre de 301655162 qui président à tous les êtres de la nature, et ils sont selon l'apôtre les ministres de Dieu dans l'exécution de ses volontés. Ce calcul fait par Pic de la Mirandole n'est pas article de foi, mais nous sommes obligés de croire que leur nombre est déterminé. Chaque homme a un ange gardien : n'est-il pas à inférer qu'il y a autant d'anges qu'il y a et qu'il y aura eu des hommes sur la terre ?

Je vais prouver la multiplication des [19] Personnes en Dieu par celle de la matière.

Les deux sens qui sont les plus fidèles et sur lesquels nous fondons le plus la vérité de toutes nos persuasions sont nos yeux et nos oreilles, et ces deux sens nous prouvent incontestablement plusieurs êtres personnels distinctifs dans l'unité de la matière.

Les trois principales couleurs que l'on peut voir dans l'œuvre philosophique, de même que dans la nature, sont le noir, le blanc et le rouge ; il n'est aucun peintre qui, avec ces trois couleurs primitives, ne puisse composer les sept autres que l'on distingue dans l'arc en ciel ou à l'aide du prisme.

ESSAIS DE QUELQUES IDEES SUR DIEU

Le noir dans l'œuvre philosophique, que l'on appelle le chaos, nous représente le Père. Comme il est le dernier degré de la putréfaction et de la divisibilité la plus [20] parfaite des éléments, il est aussi le premier degré de la génération et de l'assemblage sympathique de ces éléments. Il contient au dedans de lui toutes les couleurs, et, ce qui est confirmé par l'expérience qui se voit dans l'œuvre philosophique, il est le producteur de tous les autres dieux de la fable.

De même dans l'Écriture, il nous est représenté comme environné de ténèbres. C'est l'*Ens* et le *non Ens* des anciens. Il est le *Souverain Être* parce qu'il contient tout en sa puissance ; il est le *non Être* parce qu'il ne tombe pas sous nos sens. S'il se laissait voir à l'homme, son âme serait sur-le-champ engloutie dans le tourbillon de sa gloire. C'est dans le règne du noir qu'était renfermée la Divinité du Père avant la création du monde et d'Adam. Il a voulu sortir de lui même et se mani-[21]fester au dehors par la lumière, qui n'est autre chose que la perfection du blanc ; c'est donc dans le règne du blanc de l'œuvre philosophique de Dieu que nous sommes depuis la création du monde jusqu'à la fin.

Après ce blanc monde viendra l'état de la perfection de la même œuvre de Dieu qui sera dans l'amour parfait du Saint-Esprit qui sera l'âge du rouge, je veux dire l'âge de la perfection de la matière. Il n'est pas impossible à l'homme de se former une idée de la divinité de la matière en cet état.

Le noir, le blanc et le rouge foncé sont donc les trois couleurs primitives et symboliques de la Trinité.

La lumière produit les sept couleurs de la nature : nous en voyons une preuve dans un rayon de Soleil que nous rompons à [22] l'aide du prisme, et la preuve la plus parfaite que ces sept accidents proviennent de la lumière seule, et non du verre qui constitue le prisme, c'est que ces sept couleurs étant de nouveau rassemblées produisent le blanc primitif du rayon du soleil.

Si on combine simplement ces sept couleurs les unes dans les autres pour en produire de nouvelles, on verra qu'une seule couleur ne produira au quotient qu'un 1

2.....	3
3.....	7
4.....	29
5.....	146
6.....	877
7.....	6139

Actuellement, pour peu qu'on veuille subdiviser chacune de ces couleurs en quatre nuances, on aura pour produit de la combinaison des 24 Lettres de l'alphabet [...] [23] qui, par un calcul exact, montent à 18 chiffres qui forment un nombre innombrable et qui surpasse le nombre des grains de sable de la mer. Ce terme infini des personnalités distinctives dans les couleurs vient du septénaire, du trinaire et de l'unité : je veux dire du seul rayon de lumière.

Le second exemple du symbole de la divinité nous est représenté dans le son. Ayez un monocorde, ou établissez sur une longue table un fil de fer qui porte sur deux chevalets, et faisant tirer le fil de fer pour qu'en le touchant, il puisse former un son net et distinct. Arrêtez-le en ce point : j'appellerai ce son *ut*.

Ce son de *ut* est *un* en son essence. Cependant, si je prête une oreille attentive au moment où il sonnera, je pourrai y distinguer aisément le son de *sol* qui est [24] celui de la dominante ou de la quinte, et celui de *mi* qui est celui de la tierce majeure ou de la médiate ; au dessus de ces deux tons je sentirai le son de l'octave et plusieurs autres tons, soit dans le haut, soit dans le bas, qui ne seront que des répétitions de l'accord parfait trinaire *ut mi sol*.

Il n'est personne qui ne connaisse le septénaire des sept tons de la musique : je n'entreprendrai point de définir comment il dérive du trinaire. Je renvoie le lecteur aux savantes dissertations qu'a fait[es] M. Rameau sur cette science et qu'il a traitée plus physiquement que qui que ce soit. Je me contenterai de dire que dans l'accord parfait majeur fait par la dominante ou la médiate, on trouvera infailliblement les sept tons de la musique qui, multipliés d'octave en octave, me donneront pour produit [25] un nombre innombrable de sons différents, lesquels cependant ne seront que le produit du septénaire, du trinaire et de l'unité du premier son.

Passons aux autres sens. S'ils étaient aussi parfaits que la vue et l'ouïe, nous découvririons bientôt leur trinaire et leur septénaire. Quoique je ne prétende pas que mes conjectures doivent être regardées comme des vérités, l'on pourrait cependant avoir quelque idée du trinaire du goût dans l'impression que fait sur le palais l'acide, l'alcali et l'état moyen exact entre ces deux extrêmes, qui tous trois ensemble doivent produire le septénaire d'où doivent dériver tous les goûts possibles qui sont à l'infini.

Le trinaire du tact est le concave, le convexe et le plan qui tient aussi le milieu entre ces deux extrêmes, duquel trinaire [26] dérivent toutes les formes matérielles de l'univers.

Quant à l'odorat il serait difficile de donner des conjectures sur son trinaire et sur son septénaire.

Il y a deux principes dans Dieu ou dans la matière : c'est la sympathie et l'antipathie. L'attraction, la génération et la formation des corps dérivent du premier ; la séparation des parties, la destruction des corps dérivent du second. Le premier tend à la vie, l'autre à la mort. Le premier est l'effet de l'amour, le second l'est de la haine.

Comme il nous est plus utile pour notre bonheur de connaître la sympathie, examinons-la dans la nature : c'est par elle que nous pouvons obtenir en ce bas monde les plus grands avantages, et dans le monde futur celui de jouir de la divinité par l'amour parfait. [27]

La Nature ou Dieu tend à l'unité ; tout se plaît dans l'amour ; et comme Dieu est un être parfait, il a communiqué sa principale qualité dans tous les êtres de la nature selon la proportion de la pureté de chaque être en particulier.

Depuis les êtres les plus grossiers jusqu'aux plus spirituels, nous voyons régner la sympathie. Commençons à l'examiner dans les choses les plus grossières et nous nous dépouillerons bientôt du

préjugé de la fausse physique que l'on annonce publiquement, et par laquelle on prétend expliquer tous les faits de la Nature par une impression et un mouvement mécanique qui nous laisse toujours dans l'obscurité sur la façon dont la nature agit.

Prenez un vase rempli d'eau, mettez le dans un lieu solide ; que le vase soit large dans son ouverture, de façon que [28] vous ayez une grande superficie d'eau ; placez sur cette superficie deux boules de verre ou d'émail qui soient creuses de façon qu'elles puissent nager ; séparez-les d'un pouce l'une de l'autre, elles ne tarderont pas de se rapprocher pour ne plus se quitter, à moins qu'on ne les sépare par une force majeure à celle de leur adhésion.

Prenez une pincée de poudre d'acier bien fine, et en approchant les doigts le plus près que vous le pourrez de la superficie de l'eau, saupoudrez cette superficie avec la poudre en plusieurs endroits, vous ne tarderez pas à voir au bout de quelques heures que cette poudre qui nagera se ramassera dans quelques endroits par l'attraction du fer qui agit sur le fer.

Faites mousser quelque liqueur comme du café : les globules de mousse se rassembleront. [29] Faites nager des gouttes d'huiles en plusieurs endroits : elles se rapprocheront pour former l'unité. C'est par une suite du même principe d'attraction que l'air se joint à l'air, l'eau à l'eau, la terre à la terre, et le feu au feu ; et cette attraction est toujours proportionnelle au degré de subtilité de chacun de ces éléments.

Si dans la superficie extérieure du *réceptacle* d'une machine pneumatique, il se fait une forte pression de l'air extérieur en conséquence du vide qui est au dessous, ce n'est pas par la seule raison de la pesanteur de la colonne d'air supérieur qui est au dessus, laquelle acquiert cette qualité par la loi de l'attraction qui fait tendre tous les corps sensibles au centre de la terre, mais c'est à une autre attraction qui fait que tout corps homogène et fluide tend à réunir [30] toutes ses parties les unes contre les autres, comme l'on voit dans une goutte d'eau ou de mercure, dont chaque partie de la superficie tend à se rendre au centre de la goutte de chacun de ces fluides.

Si c'était par le poids seul des colonnes d'air qu'il se forme une pression sur le réceptacle de la machine pneumatique, nous ne pourrions pas, par cette loi du mouvement centripète des corps terrestres à la terre, rendre raison de la plus grande légèreté de l'air dans un temps humide et où l'air est plus chargé de vapeurs que lorsqu'il fait un temps frais : nous en avons une preuve sensible dans le baromètre. Cette augmentation d'humidité continue dans l'air devrait en rendre les colonnes plus pesantes, et le mercure, bien loin de baisser, devrait monter. Mais la véritable cause vient de ce que l'uniformité du fluide [31] de l'air, étant attiré par les corpuscules de l'humidité et des vapeurs qui lui sont hétérogènes, il y a moins de force d'adhésion et de tension des parties du même fluide les unes sur les autres, parce qu'elles sont plus séparées, ce qui cause la diminution de l'attraction des parties de l'air et de la moindre pression qui se fait sur la superficie du mercure qui est dans la boule du baromètre.

L'on ne détruit pas par là l'action de la pesanteur de l'air sur la terre qui [est] en raison inverse du carré des distances, de la superficie de la terre même. Cette autre attraction de l'air nous explique

pourquoi le mercure d'un baromètre porté sur une montagne (comme l'a fait M. Pascal sur la pointe de Dome en Auvergne) y descend en proportion que l'on monte de plus en plus haut. [32]

L'on voit par là l'effet de l'attraction de deux façons différentes par un même corps ; il peut y en avoir de plusieurs autres espèces, qui établissent la combinaison générale de tous les mouvements de la nature dans le cas où la nature les réunit, mais non pas dans ceux qui proviennent de l'antipathie, où elle sépare les parties des grands et des petits individus.

Dans le temps qui précède un orage, l'air est plein d'humidité et de vapeurs inflammables, que la terre qui transpire comme notre propre corps y a jetées. Que se fait-il alors ? Les parties des corps homogènes tendant à se réunir, l'humidité se joint à l'humidité et forme des gouttes d'eau qui sont l'effet de la première attraction : elle tombe sur la terre par la loi de la seconde attraction. L'air se joint à l'air [33] et cherche à prendre son équilibre du côté où il est le plus raréfié : c'est la cause du vent. Les parties inflammables, dans cette agitation, peuvent se rapprocher dans les endroits de l'air les plus dénués d'humidité : elles prennent feu par leur choc et froissement, et produisent par leur explosion les éclairs et le tonnerre. Les orages ne se dissipent qu'au moment où l'air, l'eau et le feu ont repris leur équilibre, de façon qu'aucun de ces éléments ne domine pas l'autre.

C'est aussi à ce même principe d'attraction que l'on doit rapporter les phénomènes de l'électricité dont l'expérience donne la preuve.

Si vous dérangez l'équilibre ordinaire qui est dans les éléments, tout de suite après vous verrez [se] manifester un changement dans [34] ce qui les constitue tous les quatre.

Pompez l'eau d'un récipient par le moyen d'une machine pneumatique, après quelques coups de piston vous verrez une espèce de nuage qui n'est autre chose que l'humidité que soutenait l'air dans le récipient qui, se ramassant en vapeur, formera bientôt de petites gouttes qui s'attacheront aux parois du récipient. Vous en verrez la cause dans l'attraction que l'eau a par l'eau.

Le feu ne vous paraîtra pas dans le récipient parce que l'eau y est restée ; mais si vous trouvez le moyen d'ôter l'air et l'eau tout à la fois, vous verrez paraître le feu. C'est ce qui se manifeste dans le haut d'un baromètre lumineux où il n'y a ni air ni humidité, parce qu'on a pris la précaution de faire sortir par la chaleur toute [35] l'humidité que contenait le mercure et le verre du baromètre.

Ces mêmes expériences nous ouvrent un champ libre pour expliquer presque tous les phénomènes de la nature, et particulièrement ceux que nous voyons dans l'électricité, que je n'explique point de peur de rendre ce petit traité trop long et plus que je ne me suis proposé. Je me contenterai de dire que s'il était possible d'extraire tout le feu d'un récipient par le moyen de la machine pneumatique comme on fait de l'air, la violence qu'il ferait sur les parois du récipient pour se mettre en équilibre serait assez violente pour qu'il n'y eut aucun corps qui put être à l'abri de ses efforts ; et sans doute il briserait les récipients les plus épais, parce que l'intensité de la force d'attraction de toutes ses parties est en [36] proportion avec sa subtilité qui est presque infinie eu égard aux autres éléments.

L'on peut voir par des accidents naturels que le feu tend à se rassembler comme les autres éléments, [ce] dont je vais donner quelques exemples.

L'on a reconnu que des personnes noyées et que l'on croyait mortes après avoir été gardées soigneusement ont repris la vie au bout d'un temps considérable. Cela vient de ce que le feu de la vie s'était concentré, et qu'il n'a pu reprendre son ressort qu'après le laps de temps qui a fait évaporer l'humidité dominante. Le seul cas où les noyés soient réellement morts ne peut venir que lorsqu'il y a quelque rupture des vaisseaux nécessaires à l'économie de la vie animale. On peut comparer cet esprit de vie qui se concentre à l'expérience d'un tonneau de vin que l'on fait geler en hiver : l'esprit de [37] vin est chassé des parties extérieures qui sont les plus près des parois du tonneau, et, rentrant dans le centre du liquide peu à peu, ses parties extérieures se gèlent ; si après avoir fait cette expérience on fait dégeler peu à peu le tonneau, l'esprit concentré reprend son ressort, il rentre dans les parties extérieures de ce qui était gelé qui n'avait aucun goût pour lui donner la qualité de vin.

Les crapauds et les grenouilles dans le nord et les mouches dans le pays que nous habitons paraissent mortes pendant l'hiver par la contraction de leur esprit de vie : les Grenouilles sont tellement gelées que leurs pattes se rompent comme un glaçon ; le printemps les déglace : l'esprit et le feu concentré reprend son ressort, la vie se développe et rend le mouvement à l'animal.

De toutes ces expériences l'on peut conclure [38] que la nature tend toujours à l'unité dans ses parties assimilées.

On peut se convaincre de cette vérité dans les accords de la musique : nous avons vu que le ton d'*ut* par le monocorde produisait le trinaire de l'accord parfait de quinte et de médiante, qui répondent à la Trinité. Il est connu que si sur un clavecin parfaitement d'accord je fais raisonner une corde, je mets en mouvement les autres cordes qui sont en accord avec cette première, et qu'elles rendent un son réel pourvu néanmoins que l'on prenne la précaution de lever les sauteraux dont le morceau d'[étouffe] écarlate qui touche ces cordes consonantes amortirait le son. Cette même expérience paraît sensible sur plusieurs clavecins qui seraient dans la même chambre que celui dont on tire le premier ton. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les cordes discordantes qui sont les plus [39] près de celles que l'on fait résonner ne reçoivent aucun ébranlement, ce qui prouve que le milieu par lequel se communique le son n'est pas l'air comme on se l'imagine, mais qu'il est plus subtil et qu'il peut être comparé à la lumière ou à l'élément du feu qui se trouve dans l'air.

Un habile organiste peut faire raisonner sur un jeu que l'on appelle « fourniture » seize corps de flûtes ou seize tuyaux tout à la fois qui cependant, quoiqu'ils soient tous différents, ne paraîtront que comme un seul son, parce qu'ils seront tous d'un parfait accord. Il en est de même de nos corps et de tout ce qui constitue notre individu ; ce qui comprend ce qu'on appelle notre âme, qui n'est cependant que matière comme tous les autres êtres physiques dont je viens de parler.

Ce n'est qu'en établissant une parfaite harmonie dans tous nos sens que nous [40] pouvons nous rapprocher de l'état parfait de la divinité. Mais nous ne pouvons parvenir à ce grand ouvrage que par la destruction totale de nos corps, qui sont trop imparfaits dans leurs éléments. Nous pouvons cependant, en attendant le moment heureux où nous rentrerons dans l'unité de la perfection de Jésus-Christ et de Dieu, tâcher de nous perfectionner en ce monde, ce qui ne peut être que l'ouvrage de

l'amour. Si nous n'y pouvons pas parvenir parfaitement, nous devons par la prière invoquer Dieu, parce qu'il coopère avec nous dans ce grand ouvrage ; et alors tout ce qui nous constitue pourra se mettre d'accord et rentrer dans l'harmonie de la divinité. Nous n'avons qu'une règle à suivre, qui est de pratiquer le précepte que nous a donné Jésus-Christ, et alors nous pourrions être comparés à une infinité de clavecins qui raisonneront sur [41] l'harmonie parfaite du clavecin général de la nature, qui n'est autre chose que Dieu. Nous pourrions aussi être comparés à un faisceau de toutes sortes de couleurs qui, comme celles du prisme, ne forment en rentrant dans l'unité que la couleur blanche dont elles étaient dérivées.

Nous avons des exemples dans l'Écriture de plusieurs hommes qui ont pu parvenir à cet état de bonheur. Énoch et Élie ont été de ce nombre. C'est par la foi que je le crois, et c'est par le feu de leur amour qu'ils ont pu être élevés et ravis au ciel.

Si Jésus-Christ n'a pas imité ces patriarches, ce n'est pas qu'il ne le put et avec plus de droit : nous avons une preuve parfaite de son pouvoir dans l'état de glorification où il parut au moment de sa transfiguration devant les deux et plus fidèles apôtres. [42]

Il n'y a qu'un véritable philosophe qui peut connaître le mystère secret de ce fait physique. Mais ce n'est pas tout que de le connaître, il faut une grâce bien particulière de la divinité pour parvenir à ce grand œuvre, bien différent de la pierre métallique qui nous est tant vantée par les philosophes transmutateurs des métaux. Ceux ci ont travaillé par le moyen du véritable feu de la nature, mais cependant dans un degré inférieur à celui des Patriarches dont je viens de parler : ils l'ont employé à faire des miracles dans ce bas monde, qui ne sont cependant que des effets purement physiques pour se procurer de l'or. Mais s'ils eussent été plus sages, ils ne l'auraient mis en usage que pour se perfectionner eux-mêmes.

Quelque ignorant que je sois pour parler de ces choses divines, j'oserai dire cependant [43] qu'il est un sel dans l'homme dont nous parle Jésus-Christ en s'adressant à ses apôtres. Il est une source qui produit un fleuve d'eau vive inconnu aux philosophes physiciens de ce monde, qui est la clef par laquelle nous pouvons pénétrer dans le sanctuaire de l'amour parfait : celui qui en fera usage sera susceptible d'aspirer et de respirer le souffle du Saint Esprit. Ce sel est la véritable pierre sur laquelle est fondée l'Église de Jésus-Christ. Il est susceptible de se multiplier de jour en jour dans nous même, et, comme dit Hermès, il est la force de toute la force. La moindre partie de ce sel porte la vie dans tous les êtres de la nature à qui nous en faisons part, et guérit les infirmités de tous les êtres animés dans les trois règnes. Il est inoculé dans tous les hommes plus ou moins. Le véritable Sage doit s'attacher [44] à ne le pas dissiper, comme il est arrivé aux vierges folles de brûler leur huile mal à propos. Ce sel se multipliera de plus en plus pour se rapprocher du sel de la divinité.

Mais ce grand œuvre ne peut se faire qu'en imitant notre souverain maître en philosophie. C'est l'ouvrage de la pénitence, de la prière, de l'amour de Dieu et de son prochain. Par ce seul moyen, quoiqu'il soit difficile de comprendre l'effet physique qui en résulte, nous pourrions nous rapprocher

ESSAIS DE QUELQUES IDEES SUR DIEU

de l'état de glorification où l'homme peut parvenir en ce bas monde pour jouir après sa mort d'un état plus parfait : je veux dire de la sympathie de l'attraction et de l'amour qui nous fait *un* avec Dieu.